

<http://michel.jean.free.fr/Frasne-Vallorbe/Chronoramas-FV.html>

La réalisation de la nouvelle ligne ferroviaire Frasne-Vallorbe et le percement du tunnel du Mont d'Or ont nécessité le recours à une abondante main d'œuvre d'ouvriers, mineurs, terrassiers ou maçons dont une grande majorité de travailleurs étrangers, italiens surtout. Nombre d'entre eux ont participé antérieurement à d'autres grands projets de lignes ferroviaires et de tunnels (Simplon notamment). Une partie de cette main d'œuvre est spécialisée comme dans le maniement de la dynamite. C'est le cas de l'étonnante famille Fiorio que présente ce Chronorama, venue à Vallorbe à l'occasion du percement du tunnel du Mont d'Or. Mais cette famille Fiorio va se révéler être celle d'artistes dont la réputation n'est plus à faire. On est ici dans une péripétie certes annexe au percement du Mont d'Or, mais quelle belle histoire!...

Sommaire

- 01 - Pour introduire et comprendre le Chronorama
- 02 - Entrée en matière 1 : les fils Émile et Ernest Fiorio sur les chantiers à Vallorbe
- 03 - Entrée en matière 2 : le Restaurant des Chemins de fer Fiorio à Vallorbe
- 04 - Éléments de la généalogie de la famille Fiorio
- 05 - Retour sur les cartes postales de Vallorbe
- 06 - Éléments de la généalogie de la famille Giono
- 07 - Jean Giono à Vallorbe chez les cousins Fiorio
- 08 - Jean Giono et Serge Fiorio : une amitié familiale et artistique
- 09 - Retour sur la visite de 1933 : Jean Giono et Antoinette Fiorio
- 10 - Jean Giono et la découverte à Ballaigues en 1933 de l'artiste Louis Soutter

01- Pour introduire et comprendre le Chronorama

Les Fiorio sont des terrassiers et maçons d'origine piémontaise. S'installant là où les chantiers les appellent, on les retrouve forcément à Vallorbe à partir de 1910 ou peut-être juste avant. Ils sont experts dans le maniement de la dynamite, et spécialisés en matière de terrassements, de construction de tunnels et de maçonneries, s'étant sans doute constituée en petite entreprise familiale informelle.

En arrivant à Vallorbe, outre leur présence sur les chantiers du Mont d'Or, les Fiorio n'hésitent pas à diversifier leurs activités en devenant également hôteliers, restaurateurs (cantiniers), cabaretiers... Ils s'impliquent plus ou moins directement dans les mouvements revendicatifs des ouvriers du Mont d'Or (accueil d'assemblées générales, de conférences d'animateurs ou agitateurs...).

Mais le plus étonnant, c'est que cette famille de travailleurs manuels durs verra naître, en son sein, des artistes qui deviendront vite réputés au XX^e siècle comme le peintre Serge Fiorio et surtout le poète Jean Giono, tous deux ayant connu Vallorbe à l'époque des travaux du Mont d'Or. Et indirectement, cette conjonction de talents artistiques sera à l'origine de la reconnaissance de l'œuvre d'un autre phénoménal artiste, le peintre et musicien suisse Louis Soutter. L'histoire des Fiorio est complexe : tentons la gageure de la raconter.

Outre les cartes postales disponibles sur lesquelles plusieurs membres de la famille Fiorio apparaissent, et outre les références éparses dans telle ou telle publication, on s'appuie, pour la réalisation de ce Chronorama, (surtout pour les composantes artistique et syndicale) sur les travaux et publications suivants :

- André Lombard, *Serge Fiorio*, Le poivre d'âne éditeur, Manosque, 1992.
- André Lombard, *Serge Fiorio - 1911-1921, Actualités de l'œuvre et biographie du peintre Serge Fiorio*, site web <http://sergefiorio.canalblog.com>
- Michel Layaz, *Louis Soutter, probablement*, éditions Zoé, août 2016
- Brice Leibundgut, *Jean Giono à Vallorbe*, La Lettre des Amis du Musée de Pontarlier Décembre 2015 - Janvier 2016
- Claude Cantini, *Documents sur les luttes syndicales au tunnel du mont d'Or (Vallorbe, 1910-1913)*, in Cahiers d'Histoire du Mouvement Ouvrier, Nos 11-12, 1995-96.
- Locatelli & all., *Cento Anni di Storia Italiani & Nordvaudois*, Yverdon, 2001
- et bien sûr Wikipédia.

02- Entrée en matière 1 : les fils Émile et Ernest Fiorio sur les chantiers à Vallorbe

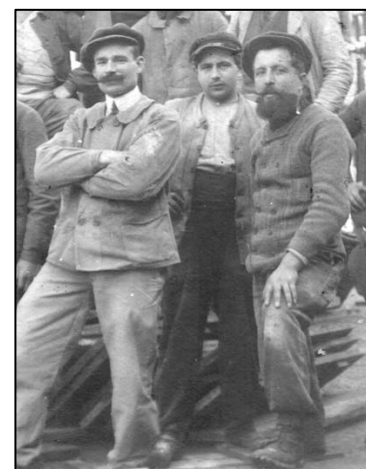
Les Fiorio sont d'abord et avant tout des travailleurs manuels, mineurs, terrassiers, maçons, experts aussi du maniement de la dynamite. C'est d'ailleurs à ce titre qu'ils viennent s'installer à Vallorbe dans le contexte de percement du tunnel du Mont d'Or. On découvre ci-après les Fiorio de la génération intermédiaire... les deux garçons, Émile et Ernest, venus avec leurs parents et leur sœur Antoinette à Vallorbe vers 1910.



Réf. JM128, coll. Michel
Carte-photo, ph. non ident.
Sans date



Réf. JM129, coll. Michel
Carte-photo, ph. non ident.
Date : avant mai 1918



La première carte-photo, sans légende et non écrite au verso, présente une inscription manuscrite indiquant "Le Bureau et Personnel Technique". Les deux frères Fiorio (ils ont une sœur, Antoinette, qui travaille comme aide-infirmière à Ballaigue) sont à droite sur le cliché. Le personnage à la barbe abondante est Émile (Emilio) qu'il gardera toute sa vie. Né en 1880, il est le plus âgé et est le père du futur peintre Serge Fiorio (né en 1911 à Vallorbe). L'autre frère, à l'écharpe autour du cou, est son cadet Ernest (Ernesto), né en 1883.

On retrouve les deux frères sur le second cliché, une carte-photo postée en mai 1919. Ernest envoie cette carte à son frère Émile, parti provisoirement en Italie, au moment de la guerre entre l'Italie et l'Autriche-Hongrie. Le texte précise explicitement (et en français) : "Je t'envoie cette photo sur notre chantier". On reviendra plus loin sur ce texte du verso de la carte.

Sur ces photos prises certainement autour de 1918-19, Émile doit avoir 38-39 ans alors que son cadet en a 35- 36. À noter que les deux frères gardent les mêmes vêtements sur les deux photos (différents bien sûr).

Sont-ils eux-mêmes entrepreneurs ou simplement employés d'une entreprise ? La présence d'un personnage à costume trois pièces et chapeau, sur le pas de la porte de la baraque ("Bureau") conduirait à retenir plutôt la seconde hypothèse, mais sans certitude absolue.

03- Entrée en matière 2 : le Restaurant des Chemins de Fer Fiorio à Vallorbe

a) Le restaurant de la famille Fiorio

Les Fiorio développent vite, à Vallorbe, des activités multiples dont la tenue d'un grand "Restaurant des Chemins de Fer Fiorio" (ou encore Café du Chemin de Fer), construit ou rénové en 1910, situé à l'extrémité du Chemin du Châple à Bois. Les parents d'Émile, Antoinette et Ernest gèrent l'établissement, notamment la grand-mère Margherita. C'est là que naîtront le fils d'Émile, le futur peintre Serge Fiorio et son petit frère Ezio.



Réf. JM122, coll. Michel
CPA, Schnegg (10290)
Date : indéterminée

Cette carte postale présente la façade noble ou sud du restaurant. La maison est très animée. On décrira plus bas les personnes présentes sur la carte dont le grand-père Joseph Fiorio et son épouse Marguerite (tante du poète Jean Giono).

La carte est envoyée le 1^{er} mars 1919 par Émile Fiorio à son fils, Sergio Fiorio, alors à Turin.



Réf. JM123, coll. Michel
CPA, Schnegg (10289)
Date : indéterminée

Cette seconde carte postale permet de découvrir le pignon de l'immeuble et l'entrée principale du restaurant, à l'extrémité du Chemin du Châple à Bois.

On entrevoit, sur la droite et en hauteur, les baraques de chantier à la tête du tunnel.

L'immeuble a-t-il été construit par les Fiorio ou a-t-il seulement été restauré et transformé par eux?

Plusieurs membres de la famille Fiorio, sont présents sur la photo : le grand-père Joseph, les deux fils Émile et Ernest et leurs épouses et sans doute aussi trois des enfants d'Émile dont le futur peintre Serge Fiorio (alors âgé de 8 ans environ (né en 1911)).

b) Les activités de loisirs et d'entraide

Le Restaurant des Chemins de Fer Fiorio n'est pas qu'un restaurant, c'est aussi un lieu de rencontres, de divertissements culturels, comme aussi de réunions politiques ou syndicales. La salle du restaurant comportait une scène où, le plus souvent, étaient présentés des pièces de théâtre ou de petits concerts.

Dans "*Cento Anni di Storia Italiani & Nordvaudois*" (Yverdon, 2001), les auteurs Locatelli & all. mentionnent, par exemple, l'organisation, le vendredi 12 janvier 1912, d'une soirée culturelle de la Croix-Rouge italienne, à la salle du théâtre du Café des Chemins de Fer, à Châples à Bois. Un discours historique et littéraire sur la tripolitaine est d'abord prononcé par Ch. Chisotti, suivi d'un "monologue" sur "*La prose de Tripoli*" par Emos Ferrerio de l'Université de Genève. Suit un intermède musical par un jeune violoniste genevois de 13 ans. Enfin, une pièce vaudeville en un acte clôt la soirée. Plus de 200 francs de dons sont récoltés à cette occasion, avec apport complémentaire de 100 francs par l'entreprise Fougerolle. À noter qu'Émile Fiorio ("commerçant") fait partie d'un comité institué pour soutenir la Croix-Rouge italienne pour la guerre tripolitaine, comité présidé par Ch. Chisotti.

Le vendredi 6 décembre 1913, c'est un bal qui est organisé au Café des Chemins de Fer.

c) Les activités de soutien syndical et politique

Dans *“Documents sur les luttes syndicales au tunnel du mont d'Or - Vallorbe, 1910-1913”*, Claude Cantini mentionne plusieurs réunions ayant eu lieu au Café des Chemins de Fer. Une conférence y est ainsi donnée par un animateur syndicaliste de Lausanne, Devincenti, le 9 février 1911. Une autre réunion se tient le 26 février 1911, toujours au Café des Chemins de Fer, avec interventions des dénommés Montanari et Naine (environ 60 personnes sont présentes selon un rapport de la gendarmerie locale). On relève encore une autre réunion le 21 mai 1911, au Restaurant des Chemins de Fer, sous l'égide de la Federazione Muraria (Fédération de la Maçonnerie), section de Vallorbe, avec l'orateur G. Pelizzoni de Zurich, devant quarante participants.

Locatelli & all., dans *“Cento Anni di Storia Italiani & Nordvaudois”* présentent un tract pour une réunion publique annoncée pour le dimanche 29 octobre 1911 après-midi. Une grève très dure a eu lieu en septembre mettant à l'arrêt pendant 15 jours les chantiers du Mont d'Or. Cette réunion publique va se tenir au Café du Chemin de Fer, avec intervention du “compagnon” Devincenti, déjà venu en février 1911 en ce même lieu.

Le thème est très explicite : *“Comment se battre contre l'exploitation patronale”*.



Évoquant la salle du restaurant avec sa scène, André Lombard indique que *“Mussolini vint y faire une harangue mémorable du temps où il était encore anar”*. Cette information n'est toutefois pas appuyée de preuves tangibles. Certes Mussolini s'est bien exilé temporairement en Suisse en 1902, intervenant notamment à Lausanne et comme manœuvre à Orbe. Mais c'était entre 1902 et 1904 et le tunnel du Mont d'Or n'était pas encore un chantier à Vallorbe. En outre, à partir de 1910, Mussolini est plus socialiste qu'anarchiste. En janvier 1910, il est nommé secrétaire d'une fédération socialiste en Italie et directeur de l'hebdomadaire, Lotta di classe (Lutte des classes). Sa présence à Vallorbe, lors des travaux du Mont d'Or, ne serait pas passé inaperçue.

d) En 2024, les “restes” visibles du Café des Chemins de Fer

L'immeuble est encore encore bien là en 2024, restauré. À noter la date 1910 figure en haut du pignon d'entrée.

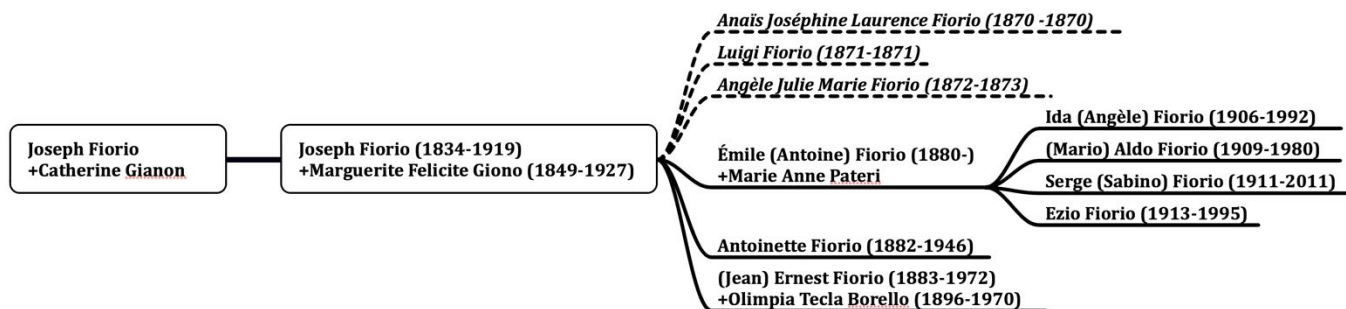


04- Éléments de généalogie de la famille Fiorio

Le patriarche Joseph Fiorio et son épouse Margherita (Marguerite) Giono viennent s'installer à Vallorbe au moment de la réalisation des travaux du Mont d'Or. Selon Brice Leibundgut :

Marguerite Giono avait épousé Joseph Fiorio, un Piémontais comme elle : leurs fils travaillaient, comme beaucoup d'immigrés italiens, dans le secteur des travaux publics et s'étaient spécialisés dans le percement des tunnels ; ils étaient des experts pour manipuler la dynamite. C'est ainsi que la famille se déplaçait dans les régions du croissant alpin... “au Tyrol, puis c'était en Bosnie, en Hongrie, au Piémont, en Vaud, en Engadine, toujours dans la montagne, toujours à un endroit où l'on avait besoin d'un tunnel, d'une route, d'un barrage, d'un pont sur quelque abîme, enfin de tout ce qui était ciment, terrassements, échafaudages, travail de pioche, de pic, de truelle, d'audace et de défi”.

Jetons un coup d'oeil sur l'arbre généalogique simplifié suivant et détaillons chacun des membres de la famille, données recueillies via la base de données généalogiques Geneanet.



Les aïeux ou grands-parents Fiorio

Joseph (Giuseppe) Fiorio (1834-1919), le patriarche

Joseph (celui qui vient à Vallorbe) naît le 15 septembre 1834 à Vauda di Front (province de Turin). Son père, Joseph Fiorio, est déjà décédé en 1880 à la naissance du petit-fils Émile. Sa mère, Catherine Gianon, est toujours vivante en 1880.

Joseph (Giuseppe) Fiorio apparaît dans les états-civils et les sources généalogiques comme ouvrier maçon, terrassier, mineur (on le trouve à Peyrolles dans les Bouches-du-Rhône en 1870), puis contremaître.

Il se marie, avant 1870, avec Margherita Felicita Teresa Giono (1849-1927), plus jeune que lui de 14 ans.

Joseph est mentionné comme sans domicile fixe au moment de la naissance de son fils Émile, le 12 janvier 1880, à St-Vincent - Limans (Alpes de Haute-Provence), ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'il s'installe là où sont et vont les chantiers.

Au moins six enfants vont naître de cette union dont trois décèdent en bas-âge. Les trois autres enfants devenant majeurs sont Émile (né en 1880), Antoinette (née en 1882) et Ernest (né en 1883).

Joseph (Giuseppe) Fiorio, déjà âgé de 76 ans à son arrivée à Vallorbe en 1910, décède le 1^{er} septembre 1919 en cette ville, à l'âge de 84 ans (aucune information à ce jour sur sa possible tombe à Vallorbe).

Margherita Felicita Teresa Giono (1849-1927), la "nonna"

L'épouse de Joseph naît le 28 novembre 1849 à Saint-Chamas (Bouches-du-Rhône), fille de Pierre Antoine Giono et de Marie Adèle Astegiano. La fratrie de Margherita est composée de Jean Antoine Giono (1845-1920), père de l'écrivain Jean Giono, de Catherine Rose Giono (1847-), de Félicie Thérèse Marguerite Giono (1849-1927) et de Louis Pierre Antoine Giono (1852-1853), décédé en bas âge.

Margherita est mentionnée dans les actes d'État Civil comme sans profession.

Arrivée à Vallorbe en 1910, à 61 ans, elle semble avoir été la tenancière du Restaurant des Chemins de Fer. Elle décède le 22 mai 1927 à Vallorbe, à l'âge 77 ans, 8 ans après son mari.

Les enfants ou parents Fiorio, nés en 1880-1883

Nous ne présenterons ici que les trois enfants devenus adultes.

Émile (Antoine) Fiorio (1880-) ou le Fiorio à la belle barbe

Né le 12 janvier 1880 à St-Vincent - Limans (Alpes de Hte Provence), il travaille comme maçon, terrassier et constructeur ou conducteur de travaux.

Émile se marie avec Marie Anne (Maria) Pateri. Le couple va avoir quatre enfants : Ida (Angèle) Fiorio (1906-1992), (Mario) Aldo Fiorio (1909-1980), Serge (Sabino) Fiorio (1911-2011) futur peintre, et Ezio Fiorio (1913-1995), les deux derniers naissant à Vallorbe. Émile a 30 ans en 1910 à l'arrivée de la famille à Vallorbe. Vers le milieu des années 20, après les travaux au Mont d'Or, Émile quitte Vallorbe pour aller exploiter une carrière à Taninges, près de Cluses, en Haute Savoie. Émile (avec son épouse, ses enfants et son frère Ernest) semble avoir habité Taninges à partir de 1924.

On ne connaît pas à ce jour sa date et son lieu de décès.

Émile est reconnaissable par son abondante barbe qu'il gardera toute sa vie (même blanchie).

Antoinette Fiorio (1882-1946), l'aide-infirmière et tante célibataire

La cadette naît en 1882 (lieu de naissance encore indéterminé). Elle décède en 1946, à l'âge de 64 ans et est inhumée à Taninges (Haute-Savoie), ayant vraisemblablement accompagné son ou ses frères en ce lieu.

Célibataire, elle va travailler comme aide infirmière à l'asile (hospice de vieillards) de Ballaigues, à proximité de Vallorbe. C'est la "tante" très appréciée des enfants d'Émile (sachant soulager leurs parents). C'est aussi la cousine que Jean Giono va mettre en avant dans un de ses récits. Elle va jouer un rôle important en mettant en relation, à Ballaigues, son cousin écrivain avec le très étonnant violoniste et peintre naïf suisse Louis Soutter.

(Jean) Ernest Fiorio (1883, 1972)

Le benjamin de la famille est né le 14 mars 1883, à Valserres (Hautes-Alpes). Ernest, comme son frère Émile, va travailler, adulte comme maçon et conducteur de travaux.... Il a 27 ans en 1910 à l'arrivée de la famille à Vallorbe.

Ernest se marie le 27 juin 1919, à Vallorbe (Vaud, Suisse), avec Olimpia Tecla Borello (1896-1970), couple dont on connaît une fille : Inès (Marguerite) Fiorio (née 2 mars 1919 à Vallorbe et décédée en 1943).

Il décède le 6 novembre 1972, à Ambilly (Haute Savoie), à l'âge de 89 ans et est inhumé à Taninges (Haute Savoie).

Les petits-enfants Fiorio, enfants d'Émile Fiorio

La génération suivante est celle des enfants d'Émile, Ernest n'ayant pas d'enfant connu.

Ida (Angèle) Fiorio (1906-1992)

Elle naît en Suisse à Kaltbrunn (canton de St-Gall), le 30 juin 1906 où son père Émile semble donc avoir travaillé. Ida se marie le 15 juillet 1926 à Evian-les-Bains (Haute Savoie), avec Achille Marie Meruz (1893- 1960) : une fille est identifiée Sylvie Mèruz.

Ida décède le 9 juin 1992 à Forcalquier (Alpes-de-Haute-Provence) à l'âge de 85 ans

(Mario) Aldo Fiorio (1909-)

Né en 1909, il se marie avec Jeannine Mariette Aline Paillet (1924-2006) et ont un fils unique, Daniel. Il décède en 1980, à l'âge de 71 ans.

Serge (Sabino) Fiorio (1911-2011), enfant de Vallorbe et du tunnel et aussi artiste

Sergio naît le 11 octobre 1911 à Vallorbe (Vaud, Suisse), sans doute dans l'immeuble et Restaurant des Chemins de Fer Fiorio. C'est donc bien un enfant de Vallorbe, ville qu'il quitte, encore enfant, au début des années 20 pour venir en 1924 avec ses parents à Taninges (Haute-Savoie).

Il travaille d'abord avec son père Émile, à la carrière familiale. Très tôt, il se plaît à dessiner, puis à peindre, notamment ses camarades des chantiers de son père Émile. À partir de 1936, pensant avoir plus de temps pour peindre, il décide de ne plus travailler à la carrière paternelle où il cassait du caillou et s'installe photographe au village. Devenu peintre professionnel, mais toujours célibataire, Serge s'installe à Montjustin (Alpes de Haute-Provence) en 1947.

Il décède le 11 janvier 2011 à Viens (Vaucluse) à l'âge de 99 ans, semble-t-il dans la demeure de son ami André Lombard.

Ezio Fiorio (1913-1995)

Le benjamin naît lui aussi à Vallorbe, le 9 décembre 1913. Il se marie le 29 avril 1946 à Taninges (Haute Savoie) avec Irma Augustine Fabiani (1913-2001). Il est connu comme photographe professionnel.

Il décède le 25 décembre 1995 à Ambilly (Haute Savoie), à l'âge de 82 an et est inhumé à Taninges (Haute Savoie).

04 - L'album photographique de famille



Le travail de mémoire d'André Lombard permet de découvrir plusieurs clichés photographiques intéressants permettant de mettre des noms sur des visages au sein de la tribu Fiorio-Giono.

Ci-contre, une très belle composition photographique avec la grand-mère (la nonna) Margherita et sa fille, la tante Antoinette. Selon André Lombard, *Antoinette Fiorio est photographiée ici aux côtés de sa mère Marguerite - sœur du père de Jean Giono et maîtresse femme tenancière d'auberges, épouse de Joseph Fiorio chasseur de brigands en Calabre.*

Sans certitude absolue, il n'est pas improbable que l'auteur de ce cliché soit Serge Fiorio ou son frère Ezio Fiorio.

On peut dater ce cliché de la première moitié des années 20. L'aïeul Joseph Fiorio n'est plus. Margherita pourrait avoir ici 75 ans environ et sa fille Antoinette pourrait avoir atteint les 40 ans.



Le cliché ci-contre (tiré du site d'André Lombard) est sans doute pris au milieu des années 30. Il montre les trois garçons Sergio, Aldo et Ezio, fils d'Émile, en compagnie de Jean Giono, le cousin de leur père, d'Antoinette et d'Ernest.

Le cliché familial ci-dessous, beaucoup plus tardif et tiré lui aussi du site d'André Lombard, est l'œuvre de Marcel Coen, ami de Serge Fiorio et de la famille. Serge s'est installé après la Seconde Guerre mondiale dans les Alpes-de-Haute-Provence. La photo est prise à Montjustin, où Serge a vécu et a peint de 1947 à 2011. Selon André Lombard, on reconnaît, de gauche à droite :

- Aldo ;
- Sylvie, la fille d'Ida ;
- Maria (Marie Anne), la maman du quarteron d'enfants ;
- Serge (le peintre, torse nu) ;
- Émile, le papa, à la barbe abondante mais bien blanchie ;
- Ida ;
- Ezio, resté savoyard, le petit dernier, photographe.

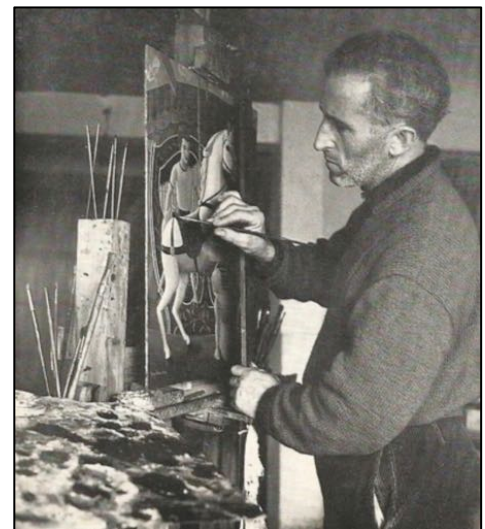


André Lombard ajoute que manquent sur ce cliché ci-contre d'autres membres de la famille mais probablement présents aussi le jour de la photo :

- Jeanine, l'épouse d'Aldo ;
- Daniel, le fils unique d'Aldo et Jeanine ;
- Irma, l'épouse d'Ezio,
- Achille Méruez, le mari d'Ida
- Madeleine Paillet, la maman de Jeanine.

Le village de Montjustin devient, à partir de la fin des années quarante, un foyer où séjournent de nombreuses personnalités, poètes, écrivains, photographes, aquarellistes, chanteurs, collectionneurs...

Serge Fiorio, l'enfant de Vallorbe et du tunnel, devenu artiste reconnu, est fréquemment photographié, comme le montrent ces clichés le présentant à différents moments de sa vie.



05 - Retour sur les cartes postales de Vallorbe

a) Le restaurant Fiorio : la façade principale



Réf. JM122, coll. Michel
CPA, Schnegg (10290)
Date : indéterminée

Cette carte, envoyée en mars 1919 présente une photo prise vers 1915-1918. Elle est triplement intéressante car outre le sujet principal (le Restaurant des Chemins de Fer Fiorio), on y découvre plusieurs membres de la famille Fiorio et surtout le texte de la correspondance témoigne de la relation d'Émile à son jeune fils Serge.



On identifie aisément, assise sur le muret devant l'immeuble, la "nonna" Marguerita, âgée alors d'environ 66 ans. Le personnage debout avec un beau chapeau, une chemise blanche et un gilet est très certainement le grand-père, le "nonno", Joseph, qui a alors autour 80 ans (il décède le 1^{er} septembre 1919).

Au balcon, un homme apparemment barbu, avec un pantalon blanc, tient dans ses bras deux jeunes enfants: ce devrait être Émile et ses deux rejetons nés à Vallorbe, Serge (né en 1911) et Ezio (né en 1913). Sous le balcon, une femme avec une tenue singulière (que nous reverrons sur le second cliché) pourrait être la fiancée ou jeune épouse d'Ernest, Tecla Borello (elle aurait environ 19 ans et ils se marient en 1919). À noter qu'Aldo, le fils d'Émile (6 ans) ne semble pas figurer sur le cliché. Le personnage avec un chien n'est pas identifiable (peut-être Ernest). Quant à la femme au corsage blanc et au chapeau, il n'est pas déraisonnable de penser à Antoinette, l'aide-infirmière célibataire, qui a 33 ans en 1915, mais on peut aussi penser à Marie Anne (Maria) Pateri, l'épouse d'Émile, qui aurait environ 38 ans en 1915.

Évoquons maintenant le texte de la correspondance porté sur la carte du 1^{er} mars 1919, au verso avec suite au recto. Cette carte est envoyée par Émile à son fils Serge, qui semble alors être temporairement en voyage avec sa mère à Turin. Nous en donnons une traduction en français.

*Signor Sergio Fiorio - Villa Crema ex Barriera Di Francia, Torino
Vallorbe, il 1° - III - 919 - Caro Sergio (cher Serge)*

Ta maman m'a écrit que tu étais bon, et que tu avais bien appris, avec de la bonne volonté, à l'école. Bravo. Ça me fait très plaisir. Continue toujours à progresser, et ton papa te fera un joli petit cadeau. Tu feras beaucoup de bisous à ta mère et à tes frères [JM : Aldo et Ezio qui semblent donc être aussi avec leur mère à Turin].

Ton cher père. Emilio Fiorio

Ta grand-mère, l'oncle Ernesto, Aneto, Cesarina, Tecla, t'envoient plein de bisous.

Tu diras à ta maman que j'ai écrit une lettre, qu'hier, grand-mère [Margherita] a dû faire face à une crise : c'était triste à voir. Aujourd'hui ça va un peu mieux. J'ai hâte de te revoir.
J'ai fait cette nuit un très mauvais rêve. Je me mets à l'abri de la réalité et espère que ça n'aura été qu'un rêve.

b) Le restaurant Fiorio : le pignon et l'entrée au bout du Chemin du Châple à Bois



Réf. JM123, coll. Michel
CPA, Schnegg (10289)
Date : indéterminée

À noter en partie haute et à droite les installations à la tête du tunnel du Mont d'or.

Tout à gauche, au pied d'un arbre, les deux enfants sont Aldo et Serge les enfants d'Émile. Au centre, on retrouve le "nonno" Joseph, avec son chapeau, sa chemise blanche et son gilet. Derrière le patriarche, l'homme à barbe et pantalon blanc est Émile.



À côté d'Émile, avec une tenue originale, Tecla Borello (env. 19 ans). Dans le groupe de trois personnes à droite, on pourrait identifier l'homme comme Ernest. La jeune fille pourrait être Ida (environ 10 ans). La femme la plus à droite pourrait être Marie Anne Pateri, épouse d'Émile, pouvant avoir 38 ans environ

c) Les deux frères Fiorio et leur chantier



Réf. JM129, coll. Michel
Carte-photo, ph. non ident.
Date : avant mai 1918

Cette carte-photo est adressée en mai 1918 par Ernest à son frère Émile qui se trouve alors à Bordighera en Italie, à 5 km environ de Vintimille.

Le destinataire "Soldato Fiorio Emilio". La guerre fait alors rage entre l'Autriche-Hongrie et l'Italie et tous les hommes sont mobilisés et certains désertent.

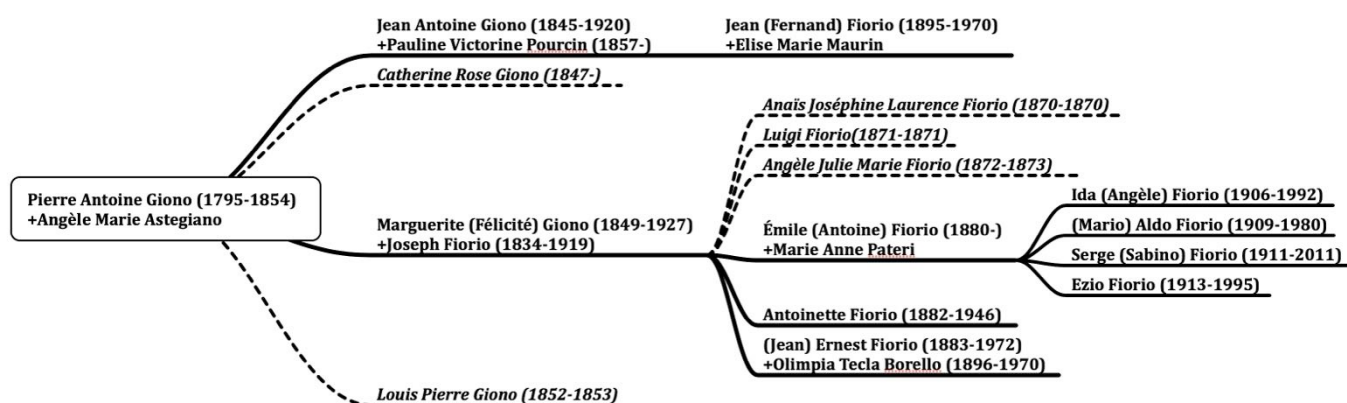
Le texte est écrit partiellement en français et partiellement en italien.

[En français] : Je t'envoie cette photo prise sur notre chantiers, et en même temps quelques nouvelles.

[En italien] : Chissotis, Pozzi, Tomaso ont été faits prisonniers à Porto Pietro et je crois, à Genève, comme déserteurs. La frontière franco-suisse a été ouverte hier et j'en ai profité pour revenir à la maison. Salutations.

06 - Éléments de généalogie de la famille Giono

Revenons à la généalogie, mais en nous centrant sur la branche Giono dont est issue la “nonna” Margherita.



Pierre Antoine Giono (1795-1854) et Angèle Marie Astegiano

Pierre Antoine Giono est un piémontais d'origine, comme les Fiorio. Il naît le 27 septembre 1795, à Meugliano (Piémont). Il se marie le 26 février 1846, à Saint-Chamas (Bouches-du-Rhône), avec Angèle Marie Astegiano (1819-1875). Ce sont donc les grands-parents communs à Jean Giono et à Émile, Antoinette et Ernest Fiorio. Entre 1845 et 1852, le couple va donner naissance à quatre enfants (deux décèdent en bas âge). Jean Antoine Giono est l'aîné et Marguerite (Margherita), la cadette survivante, qui va épouser Joseph Fiorio. Pierre Antoine Giono est connu comme chef d'atelier au chemin de fer puis entrepreneur (mineur). Il décède le 9 février 1854 à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), à l'âge de 58 ans.

Jean Antoine Giono (1845-1920) et Pauline Victorine Pourcin

Fils de Pierre Antoine, Jean Antoine Giono naît le 14 avril 1845 à Saint-Chamas (Bouches-du-Rhône). Il se marie le 20 février 1892, à Manosque (Alpes-de-Haute-Provence) avec Pauline Victorine Pourcin (1857-). Le couple aura un fils unique Jean (Fernand) Giono, le futur écrivain. Ayant exercé la profession de cordonnier Jean Antoine Giono décède le 26 avril 1920, à l'âge de 75 ans.

Jean Fernand Giono (1895-1970) et Élise Marie Maurin

Fils unique, Jean Giono naît le 30 mars 1895 à Manosque (Alpes-de-Haute-Provence) où il décède le 8 octobre 1970 à l'âge de 75 ans d'une crise cardiaque. L'écrivain, poète provençal et cinéaste se marie le 22 juin 1920, à Manosque avec Elise Marie Maurin, une amie d'enfance (du fait de la guerre, le mariage n'a lieu que le 22 juin 1920, peu après la mort de son père le 26 avril 1920). Le couple aura deux filles : Aline et Sylvie Giono.

Nous n'avons bien sûr pas la prétention de présenter ici l'écrivain et cinéaste Jean Giono, sa vie et son œuvre mais pour bien comprendre sa relation à ses cousins Fiorio, il est intéressant de mettre en avant quelques points particuliers de sa vie d'enfant et d'adolescent.



Jean Giono, est le petit-fils d'un Piémontais venu en France en 1831, peut-être déserteur, pour s'engager dans la Légion à Grenoble. Son père (frère de Margherita) est cordonnier, un peu anarchiste, amateur de lectures dont la Bible. Sa mère, repasseuse, très catholique, est la fille d'un militaire provençal, clairon dans la Garde de Napoléon III. Fils unique, Jean Giono entre dans une école religieuse puis au collège de Manosque mais après sa première communion, il perd définitivement la foi.

En 1911, son père tombe malade. Pour aider à faire vivre sa famille, Jean quitte le collège et entre comme garçon de courses à l'agence manosquaine du Comptoir National d'Escompte où il y reste jusqu'en 1929 en gravissant tous les échelons. Et c'est en 1911, lors d'un séjour à Vallorbe chez ses cousins Fiorio, qu'il découvre à la fois la montagne et ce qu'est la vie d'une vaste tribu familiale comme pouvait l'être celle des cousins Fiorio.

Le site (blog) d'André Lombard fournit de très riches informations sur la relation de Jean Giono avec ses cousins et petits-cousins Fiorio. Jean Giono, neveu de Margherita Giono-Fiorio, la tenancière du Restaurant du Chemin de fer Fiorio de Vallorbe, va rester très proche de ses cousins Émile, Antoinette et Ernest Fiorio comme de ses petits-cousins, les quatre enfants d'Émile dont le futur peintre Serge Fiorio.

Sylvie Giono, l'une des deux filles de l'écrivain, relate que la fratrie Fiorio était la seule vraie famille de Jean Giono qui était fils unique, alors que chez les cousins Fiorio la tribu comptait une petite dizaine de membres de trois générations.

Jean Giono donne dans *Le poète de la famille*, une description amusante de la famille Fiorio, qui se déplaçait dans les régions du croissant alpin, "au Tyrol, puis c'était en Bosnie, en Hongrie, au Piémont, en Vaud, en Engadine, toujours dans la montagne, toujours à un endroit où l'on avait besoin d'un tunnel, d'une route, d'un barrage, d'un pont sur quelque abîme, enfin de tout ce qui était ciment, terrassements, échafaudages, travail de pioche, de pic, de truelle, d'audace et de défi".

07 - Jean Giono en visite à Vallorbe chez les cousins Fiorio

Comme l'écrit Brice Leibundgut, si l'écrivain Jean Giono est généralement associé au contexte régional de la Haute-Provence et plus particulièrement à la région de Manosque, il est venu à plusieurs reprises dans les montagnes du Jura, et ceci dès sa plus tendre enfance.

Un premier séjour a lieu pendant l'été 1911 pour faire la connaissance des cousins et petits-cousins de la famille Fiorio. Celle-ci est venue s'installer à Vallorbe au tout début des travaux du percement du Mont-d'Or (vers 1909-1910) : son arrivée très récente à Vallorbe est une belle occasion pour Jean Giono de venir voir la famille en ce lieu "exotique" où l'on est en train de percer un tunnel.

En 1911, Jean Giono a alors 16 ans, sa tante Marguerite Giono-Fiorio en a 61 (c'est bien une sorte de "nonna" pour lui). Ses cousins germains sont plus âgés que lui : Émile (30 ans), Antoinette (28 ans) et Ernest (27 ans). Quant aux petits-cousins (enfants d'Émile), les deux déjà nés n'ont que 5 et 2 ans (et Serge est dans le ventre de sa mère). De ce séjour de 1911 date "Vallorbe", son premier texte manuscrit conservé.

Brice Leibundgut ajoute que Jean Giono va se souvenir de ses vacances de 1911 quand il écrit en 1942, *Le Poète de la famille*, récit de son voyage avec sa tante Marguerite pour aller chez ses cousins Fiorio de Vallorbe, empruntant alors l'ancienne ligne de chemin de fer venant de Pontarlier et passant par Jougne (le tunnel du Mont d'Or est encore loin d'être percé).

"Le train démarra. Il se mit cette fois à monter le long d'une voie fraîche, sur des ballasts propres, dans des tranchées saignantes, sur des ponts neufs, avec une démarche de convalescent. Sur les quatre heures de l'après-midi, tomba un crépuscule ardoisé qui fit la nuit dans le wagon. Ce n'était pas un vrai crépuscule comme on pouvait s'en rendre compte en tordant son cou à la portière. En haut, loin dans le ciel, il y avait le plein soleil, mais la gorge dans laquelle le train pénétrait était de plus en plus étroite. Un torrent enragé couvert de bave, aboyant et mordant la terre autour de lui, venait à notre rencontre"...

Jean Giono revient à Vallorbe en 1920 pour son voyage de noces avec son épouse Elise Marie Maurin, le mariage ayant eu lieu le 22 juin 1920 à Manosque. Jean a alors 25 ans, son épouse 23. La tribu Fiorio est encore bien présente à Vallorbe et au complet, à part l'aïeul Joseph, décédé en 1919. Très probablement, le couple a pu, cette fois, emprunter le nouveau tunnel menant à Vallorbe.

Jean Giono va revenir une autre fois à Vallorbe en 1933 où il est accueilli et hébergé par sa cousine Antoinette. Les aïeux Joseph et Margherita ne sont plus de ce monde et les cousins mâles Émile et Ernest sont désormais en Haute-Savoie depuis 1924. Seule Antoinette (alors 51 ans) est restée au pays de Vaud. On revient plus bas sur cette visite de 1933 et la découverte inattendue de l'étonnant Louis Soutter

08 - Jean Giono et Serge Fiorio : une amitié familiale et artistique

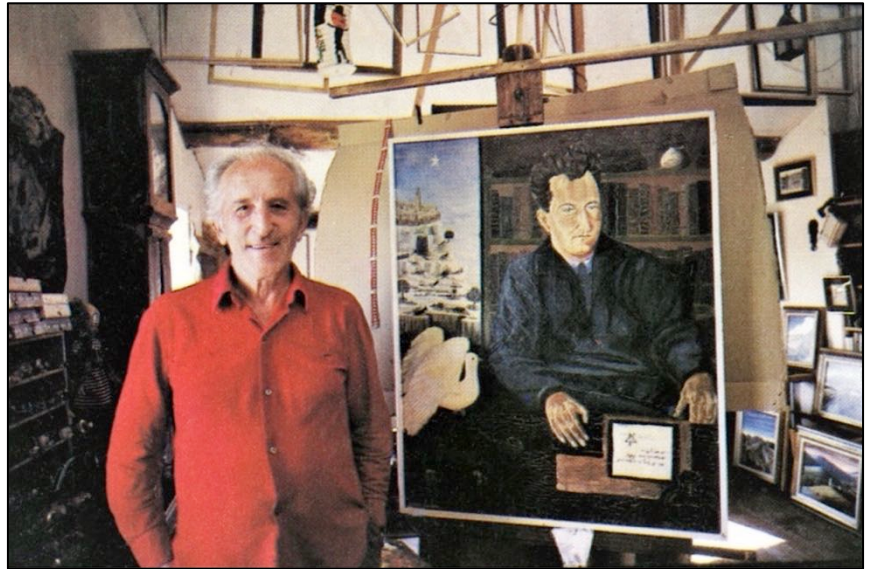
Si Jean Giono se sent proche de tous les membres de la famille Fiorio, une relation plus particulière s'établit vite entre lui et son petit-cousin Serge Fiorio. Comme on l'a vu plus haut, Serge est né à Vallorbe en 1911 alors que ses parents et grands-parents viennent de s'installer à l'occasion du percement du tunnel du Mont d'Or (Serge est donc bien un enfant de Vallorbe et du tunnel). En 1911, quand Jean Giono vient rendre visite à la famille, il est âgé de 16 ans alors que Serge n'est pas encore né. Quand l'écrivain revient à Vallorbe en 1920, en voyage de noces, Serge n'est encore qu'un enfant de 9 ans.

Après Vallorbe, en 1924, Serge suit son père et son oncle Ernest à Taninges, en Haute Savoie où ils viennent de prendre en charge l'exploitation d'une carrière. Dès l'âge de 14 ans, Serge travaille dans la carrière mais aime dessiner et peindre. En 1936, ressentant le besoin de disposer de plus de temps pour assouvir sa passion d'artiste, il quitte l'emploi à la carrière familiale et s'installe comme photographe jusqu'à la guerre.

Alors que l'intérêt de Giono le conduit à développer ses relations avec les peintres Constant Rey-Millet et Eugène Martel, puis avec les photographes Robert Doisneau et Henri Cartier-Bresson, il n'hésite à développer lui-même une oeuvre picturale, sensible et poétique, faite de portraits, de paysages.

Dans ce contexte, il est évident que Jean Giono va vite se sentir très en phase avec son petit cousin Serge Fiorio et aimera particulièrement rencontrer très tôt et toute sa vie ce petit cousin artiste, qui va venir s'installer à Montjustin en 1947, à 20 km de Manosque, pour y faire de la peinture tout en cultivant des terres et élever des troupeaux de chèvres.

Serge Fiorio fait à plusieurs reprises le portrait de son cousin. Une première fois en 1934 (Serge n'a que 23 ans), il réalise un portrait en trois semaines, à la demande de l'écrivain prenant la pose. Giono est représenté à son domicile de Manosque, à sa table de travail sur laquelle repose le manuscrit de "Que ma joie demeure".

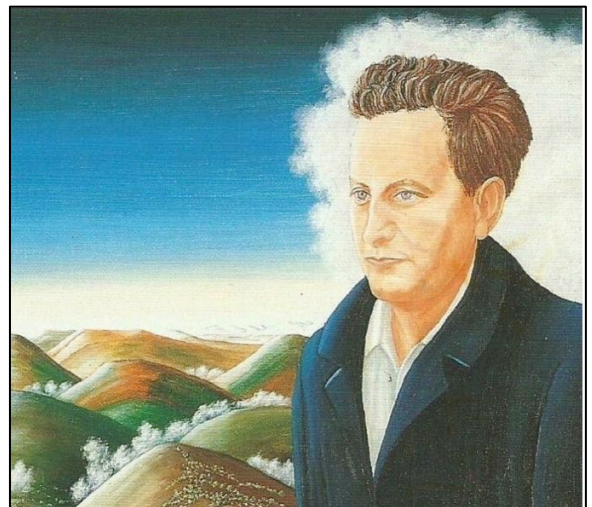


Un second portrait de Giono est réalisé par Serge Fiorio en 1989, œuvre qu'André Lombard commente ainsi.

Dans son deuxième portrait de Giono peint d'après photo pour le visage, Serge fait s'inscrire la tête toute entière sur fond d'un nuage blanc cotonneux s'inscrivant lui-même en écran sur la pureté du ciel.

Le visage étant de carnation très claire, la morphologie de la tête et la qualité du regard s'en trouvent ainsi beaucoup plus lisibles tandis que la présence en figure de proue du modèle en est aussi augmentée en partie...

La sacralisation se poursuit et s'étend au paysage tout en collines, celles-ci bénéficiant aussi, presque toutes, du même traitement par l'effet de petits nuages blancs floconneux les ourlant en un écho visuel très suggestif qui les met ainsi tacitement en résonance spirituelle avec leur chantre en écriture.



On ne peut que remercier André Lombard pour cette mise en valeur des deux hommes et artistes.

08 - Retour sur la visite de de 1933 : Jean Giono et Antoinette Fiorio

En 1933, la cousine Antoinette Fiorio a 51ans alors que l'écrivain n'en a que 38. Antoinette travaille comme aide-infirmière à l'hospice de vieillards de Ballaigues village à 6 km de Vallorbe.

Cet hospice de Ballaigues est originellement un bâtiment, construit dans les années 1890. Il s'agit initialement d'un hôtel ou résidence (Hôtel Aurore) pour une clientèle anglaise, française et russe venant respirer l'air pur du balcon du Jura vaudois (le train arrivant à Vallorbe, de Paris via Pontarlier ou de Lausanne).



9326 Ballaigues et Dent de Vaulion (1488 m). Hôtels Aurore et Beau-Site.

Cet Hôtel Aurore (ci dessus avec vue sur la Dent de Vaulion à gauche et le Mont d'Or à droite) est depuis 1919, consacré à l'hébergement des personnes âgées, d'abord sous le nom de société de l'Asile du Jura, puis Maison de retraite en 1961 et EMS du Jura en 1991.

C'est là qu'Antoinette travaille, sans doute depuis 1919. Antoinette réside-t-elle à Ballaigues (et à l'hospice) ou continue-t-elle à occuper le grand immeuble du Restaurant du Chemin de fer Fiorio? Brice Leibundgut écrit: *"C'est chez Antoinette, dans un grenier avec une lucarne donnant sur la Dent de Vaulion, qu'il va écrire le Chant du Monde [1934] : l'occasion pour lui d'observer la nature du Jura et de la retranscrire, magnifiée et transformée, dans son livre.* De Ballaigues comme de Vallorbe, la Dent de Vaulion est toujours aussi spectaculaire : on serait tenté de dire que la vue sur la Dent de Vaulion est encore plus surprenante depuis l'étage du grenier du bel immeuble du Chemin du Châpè à Bois. Au décès en 1927 de la "nonna" Margherita, la tenancière du Restaurant des Chemins de Fer, qu'est devenue la propriété de cet immeuble?

André Lombard rappelle que dans le livre de Michel Layaz, *"Louis Soutter, probablement"*, paru en août 2016 aux éditions Zoé, le chapitre *Été 1933* est entièrement consacré à deux personnages de la famille Fiorio : celle que toutes et tous appellèrent toujours "la tante Antoinette" – sœur d'Émile, père de Serge [le peintre] – et Jean Giono, cousin d'Émile. Le chapitre évoque justement une partie du séjour de Giono à Vallorbe en 1933. Michel Layaz raconte d'abord fidèlement la tante Antoinette, son travail d'ange et son cœur d'or dont elle fait profiter chaque jour les pensionnaires de l'asile de Ballaigues.

Antoinette a servi semble-t-il de modèle à Jean Giono pour un autre et tout aussi célèbre récit : *"Vie de mademoiselle Amandine"* (écrit sans doute en 1933). Ce volet médian d'un triptyque *"donne la parole à l'héroïne : au cours d'une longue veillée, Mademoiselle Amandine retrace, pour son hôte venu se réfugier dans les montagnes du Jura Vaudois, le parcours de sa vie. Ce récit d'apprentissage et la complicité qui se noue entre ces deux êtres vont permettre au narrateur de trouver la paix intérieure et le sens de la vie"*.

Jean Giono appréciait la simplicité de sa cousine Antoinette, sa bonne humeur, sa face rieuse, sa façon de désamorcer le tragique et d'outrepasser les difficultés de la vie. Elle vivait seule, s'étant occupée pour quelques mois des enfants d'Émile. Elle ne réclamait rien, trouvait de la beauté à tout ce qui autour d'elle vivait, rendait chaque matin des égards à l'aurore, heureuse de savoir que le monde existe, capable d'aimer ce qui advient sans avoir besoin de l'interroger. Et si les traits du visage d'Antoinette manquaient de grâce et d'harmonie, cela s'oubliait vite tant rayonnait en cette femme une gentillesse qui mettait au tapis la mauvaise humeur de ceux qu'elle approchait.



07 - Jean Giono et la découverte à Ballaigues en 1933 de l'artiste Louis Soutter

Michel Layaz, dans *"Louis Soutter, probablement"*, écrit donc que *"Jean [Giono] revenait de sa promenade, la tête ivre du bon air jurassien, de son livre presque fini et des souvenirs en grappes qui avaient déboulé dès qu'il avait vu le tunnel du Mont d'Or, celui que creusaient ses cousins experts en explosifs quand, adolescent enraciné à Manosque, il était venu passer les vacances d'été à Vallorbe. Sa cousine Antoinette lui rappela qu'il devait l'accompagner à l'Asile dès le repas terminé"*.

En 1933, Antoinette Fiorio va effectivement provoquer, à l'hospice des vieillards de Ballaigues, une rencontre déterminante entre Jean Giono et l'étonnant personnage Louis Soutter (peintre et violoniste suisse), avec qui Giono partagera beaucoup, l'écrivain lui achetant de nombreux dessins et aussi un exemplaire de *"La légende d'Ulenspiegel"* de Charles De Coster, partout couvert de dessins à l'encre dans les marges.



Leibundgut précise qu'Antoinette parle à son cousin d'un patient atypique et énigmatique, Louis Soutter que l'écrivain veut visiter. Giono relate la rencontre dans une interview donnée en 1961 à La Gazette de Lausanne.

"J'ai connu Louis Soutter quand il était à l'Hospice de vieillards près de Vallorbe. Je lui ai acheté à ce moment-là (et j'étais le seul acheteur, je pense), une trentaine de dessins et un exemplaire de la légende de Till Eulenspiegel, que Louis Soutter avait illustrée de plus de trois cents dessins à la plume, dans les marges. C'est vous dire que l'aime ce que faisait Louis Soutter. A mon avis, il avait du génie, un génie sans équilibre, ou plus exactement dans un équilibre différent de celui à qui nous confions notre stabilité ; mais un génie certain".

Louis Soutter est alors étonnamment méconnu, placé par sa famille dans cet hospice. La complexité et l'étrangeté du personnage ont de quoi surprendre. Il sera plus tard reconnu grâce à la fois à Jean Giono comme aussi à un cousin de Soutter, Charles-Édouard Jeanneret-Gris, dit Le Corbusier.

Toujours selon Leibundgut, *"cette rencontre de 1933 de Soutter et de Giono va être le début de la reconnaissance de Louis Soutter (1871-1942) en tant qu'artiste préfigurateur de l'art brut, qui va même peindre directement avec ses doigts dans ses dernières années. Giono le fait en effet découvrir à Jean Dubuffet (on peut d'ailleurs déceler l'influence de Soutter dans certaines œuvres de Dubuffet). Mais Louis Soutter avait aussi un cousin célèbre, l'architecte Le Corbusier (1887-1965) : ce dernier prend contact avec son cousin en 1927 et découvre peu à peu cette œuvre insolite, cette expression picturale novatrice. En 1936, Le Corbusier publie un article dans Le Minotaure, intitulé, "Louis Soutter, l'inconnu de la soixantaine".*

Le parrainage de Giono et de Le Corbusier permettra de faire découvrir cet artiste qui écrivait *"L'art commence où fuit la vie"*.

En 1923, le peintre et violoniste suisse Louis Soutter arrive à Ballaigues, à l'âge de 52 ans. Il vivra dans les locaux de l'Hôtel Aurore qui a été réaffecté en 1919 en asile où sont hébergées des personnes âgées et/ou indigentes. Il passe là les dix-neuf dernières années de sa vie. Il meurt dans la commune le 20 février 1942.

Sans reprendre toute la biographie de l'artiste, donnons en quand même quelques éléments pouvant mettre en perspective ce "miracle du tunnel du Mont d'Or", nous appuyant sur Wikipedia et quelques sources complémentaires.



Potentats d'Infirmités, 1937

Louis Soutter est un artiste, peintre et dessinateur suisse, né à Morges, près de Lausanne, le 4 juin 1871, mort isolé par la guerre à Ballaigues, près de Vallorbe, le 20 février 1942. Né dans une famille aisée, Louis Soutter poursuit de brillantes études d'ingénieur et d'architecte [JM : on peut identifier plusieurs Soutter ingénieurs et ayant eu des responsabilités nationales ou internationales dans ce domaine. L'un des ingénieurs de l'entreprise Fougerolle travaillant au Mont d'Or est effectivement un Soutter, mais sans qu'on puisse établir de lien avec le peintre Louis Soutter]. Louis Soutter peint et pratique le violon. En 1897, Soutter s'installe aux Etats-Unis où il est nommé directeur du département d'art et de design au Colorado College. Mais en 1903, gravement dépressif, il abandonne famille et carrière pour revenir s'installer en Suisse et commence une carrière musicale. Vingt ans plus tard, à 52 ans, devenu indigent, il est interné dans un hospice pour vieillard, à Ballaigue, où il passe les 20 dernières années de sa vie. En 1923, en effet, les autorités municipales de Morges le mettent en pension à l'Asile de vieillards de Ballaigues ; il ne s'agissait pas d'un établissement psychiatrique mais d'un hospice destiné à accueillir vieillards et mourants sans revenus habitant la commune ou les communes avoisinantes. Les motifs justifiant cette mise en pension qui devait être définitive étaient : *"Soutter était incapable de subvenir à ses besoins, il faisait des dépenses inconsidérées ; sa tenue et ses excentricités nuisaient à sa bonne réputation et surtout à celle de sa famille"*.

C'est à Ballaigues que sa production artistique, jusqu'ici relativement académique, change du tout au tout. Avec des moyens rudimentaires, il peint alors "au doigt" des œuvres intimes, qui ne s'adressent plus qu'à lui-même, semble-t-il, dans le secret de cahiers d'écolier accumulés dans sa chambre d'asile et que le personnel utilise parfois pour allumer le poêle. Il produit des figures "noires" autour de thèmes bibliques ou dantesques qui se fondent progressivement dans des formes épurées, énigmatiques, réduites à leur seule trace.

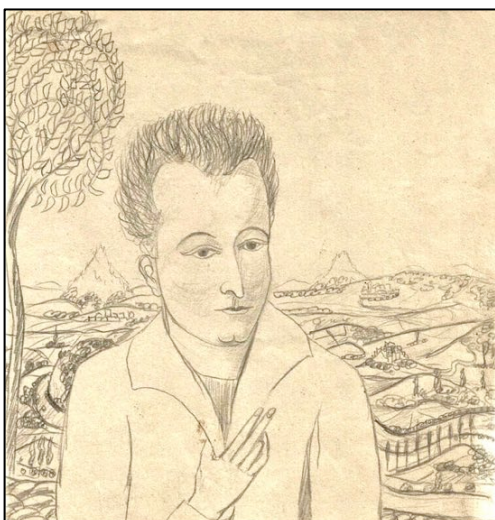
Son cousin Le Corbusier le soutient et l'encourage tandis que Jean Dubuffet le découvre en 1945 grâce à l'écrivain Jean Giono. Ses œuvres figurent aujourd'hui dans les plus grandes collections, tant publiques que privées. Louis Soutter, bien qu'il soit comme le dit l'historien de l'art Michel Thevoz, l'un des plus grands dessinateurs du XX^e siècle, demeure toujours largement méconnu du public. Et parce qu'il était, de son vivant, considéré comme fou, et qu'il fut, après sa mort, sauvé de l'oubli par Giono et Dubuffet, Soutter fut trop hâtivement classé parmi les autodidactes de l'Art Brut.

Reprenons enfin ce passage "Été 1933" du livre de Michel Layaz, *"Louis Soutter, probablement"*.

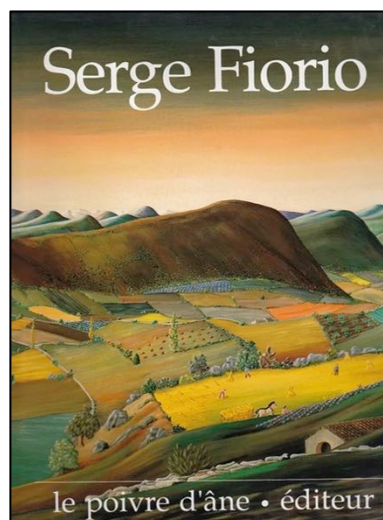
C'est là, au fond du corridor, la deuxième chambre, précisa Antoinette. Je l'ai averti hier que tu viendrais. Il t'attend. Dès que Louis entendit une voix demander si on pouvait entrer, inquiet il cacha son dessin, se leva d'un coup. Les deux hommes se firent face, se serrèrent une main vive. Jean s'étonna de l'air d'aristocrate décati et supérieurement spirituel qui animait le visage de Louis. On décida de sortir, de marcher un peu. Louis avait un pantalon de flanelle et des espadrilles blanches, une chemise en soie et un chapeau melon violet, une noblesse naturelle qui aurait pu laisser croire que les villageois n'étaient que ses sujets. En guise de marche, ils descendirent vers l'Orbe, la rivière qui passe près de Ballaigues, et durant presque deux heures ils longèrent la rive. Louis n'eut pas cette démarche si étrange - genoux pliés, corps courbé - qui le plus souvent était la sienne. Jean fut surpris de la souplesse avec laquelle cet homme de vingt-quatre ans son aîné évitait les roches et les fourrés, bondissait entre les fougères et les broussailles. Dans une effusion partagée, les deux complices énumérèrent ce qu'il y avait autour d'eux : les mousses, les troncs, les pierres, les racines, les écorces, les herbes, les feuilles, les ramures, les houppes, l'instinct des animaux qui fuyaient à leur approche. Ils accueillirent cette vie partout bruissante, la reniflaient, la touchaient, en jouissaient. Existait-il un plan divin qui présidait à l'organisation et à l'harmonie de tout cela?

... Jean eut-il des remords d'abandonner son compagnon à sa solitude? Se consola-t-il en pensant que les rêves de Louis, comme un flux secret, rien ne les lui ôterait? Durant ces trois semaines, Jean se sera montré prodigue, dévoué, habile aussi. Mais pour sortir à tout jamais Louis de l'Asile, pour faire connaître son œuvre dans le monde, il aurait fallu l'ardeur d'une amitié unique, absolue, mieux même : un dévouement d'amoureux. Aimer sans partage. Sans retenue. Quelques années plus tard, au dos d'un dessin, d'une écriture vacillante et triste, Louis écrira : Giono m'aurait-il oublié ?

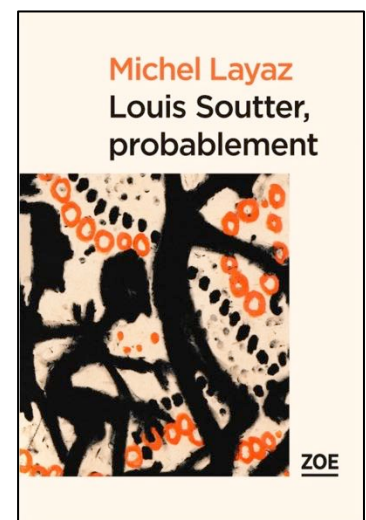
Quant à Serge Fiorio, bien au courant de cette relation exceptionnelle entre Jean Giono et Louis Soutter, il conserva longtemps, nous dit André Lombard, encadrées sous verre et accrochées sur le manteau de la petite cheminée de son atelier, des enveloppes ordinaires comportant chacune un extraordinaire dessin de Louis Soutter. André Lombard s'interroge comment et d'où Serge avait-il pu avoir ces Soutter qu'il admirait au point qu'il en fit faire des photocopies qu'il distribua à la ronde...



**Portrait au crayon de Jean Giono
par Serge Fiorio, années trente
à Taninges, Haute-Savoie**

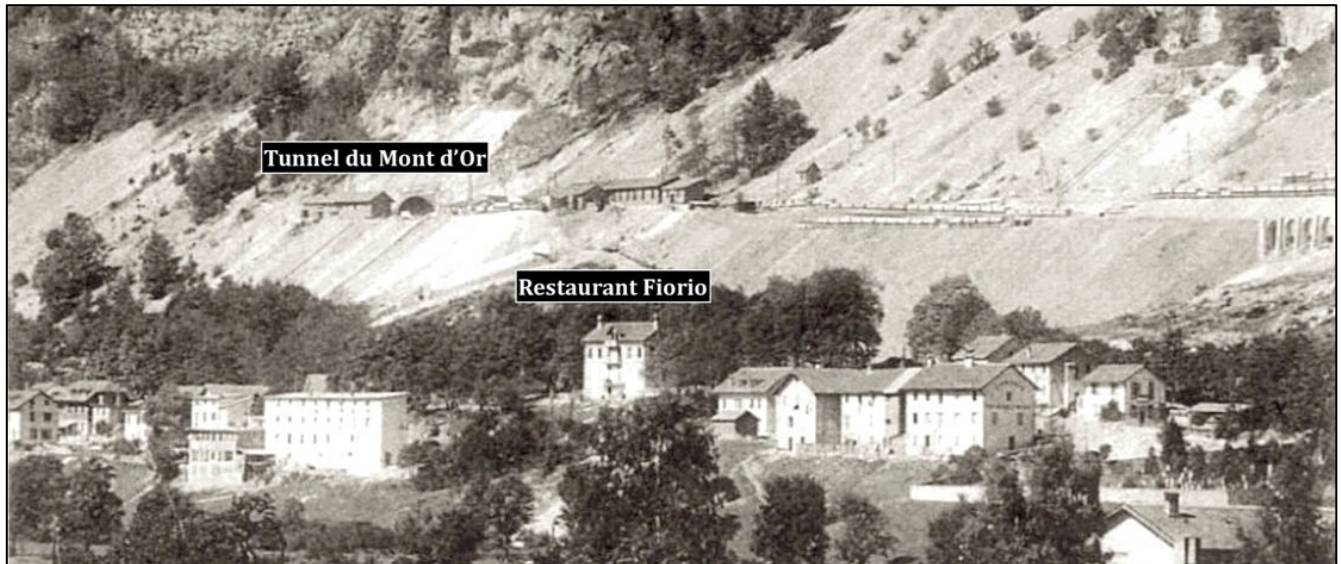


**Serge Fiorio
par André Lombard
Le poivre d'âne, éditeur, 1992**



**Louis Soutter, probablement
par Michel Layaz
Zoé, éditeur, 2016**

Étrangement, le tunnel du Mont d'Or se révèle avoir fait lien, il y maintenant plus d'un siècle, indirectement et à l'insu de son plein gré, entre toutes ces personnes, maçons, terrassiers, restaurateurs et aussi... écrivains, peintres, musiciens, artistes... toutes pourtant venues d'ailleurs!...



Réf. JM438, CPA, A. Deriaz (2282), 2nde moitié 1911

*Le restaurant des Chemins de Fer Fiorio,
à Vallorbe, au bout du chemin du Châple à Bois,
sous la plateforme donnant accès au tunnel du Mont d'Or*

*

* *

Rappel

- Page d'accueil Frasne-Vallorbe : <http://michel.jean.free.fr/Frasne-Vallorbe/Chronoramas-FV.html>
- Essentiels de documentation : <http://michel.jean.free.fr/Frasne-Vallorbe/Documentation-FV.html>
- Voir aussi Chronorama : [Village italien \("village nègre"\) de Vallorbe](#)